

Dans un recoin sombre de notre Baraque, une planche portait une sorte de raccord, du genre de ces pièces qu'on cousait naguère aux genoux ou au derrière des pantalons troués. C'est en s'allongeant sur le divan d'angle de la salle à manger que nous pouvions découvrir cet énigmatique et minuscule rapicement taillé dans un bois d'une essence différente du reste de la cloison.

Après que j'eus assommé mon père de questions sur la présence et l'utilité de cette pièce, celui-ci finit par me lâcher d'une voix rugueuse :

- C'est le trésor du père Mansuy !

C'était une façon de se débarrasser mais c'était mal me connaître car, dès que je sus qu'un trésor était planqué là-dessous, je n'eus de cesse d'aller y voir. D'ailleurs, songeais-je, pourquoi mes parents qui parfois se plaignent de ne pouvoir joindre les deux bouts, pourquoi n'ont-ils jamais eu l'audace de faire sauter cette planchette et de ramasser le magot du père Auguste Mansuy ? Ça dépassait l'entendement.

S'ils ne l'avaient pas fait, j'allais le faire moi-même.

Pendant les mirabelles, par une chaude après-midi que nous étions ployés sur la grèbe à ramasser ces satanés fruits d'or (qu'on nous payait au lance-pierres), je flausai compagnie à la famille et, armé d'un marteau et d'un tournevis, entrepris de faire sauter le rapicement. Au bout d'une heure de travail, alors que je transpirais sang et eau, recroquevillé sur le divan, mon père rappiqua et s'étonna de me voir couché, faisant visiblement la sieste.

Des pépites d'or à pleines poignées

D'un énergique coup de pied au cul, il me réexpédia au travail dans le verger en m'assainissant d'un discours où se mêlaient la colère et une bonne dose de science paysanne.

- Dire qu'il suffit de se baisser pour ramasser le pactole. Des arbres qui donnent sans qu'on leur demande rien... De l'or ! L'Eldorado !... T'as donc un poil dans la main, cré fainéant de bestnik !

Je rejoignis les autres dans le verger et m'empressai de ramasser à pleines poignées ces pépites d'or qu'à en croire mon père le Ciel distribuait sans compter.

Trente ans après, la petite trappe continue à exercer la même fascinante attraction sur la génération suivante.

- Papa, c'est quoi ce machin-là ? demande souvent la petite Mina. Pourquoi tu veux pas qu'on regarde dedans ?

- Parce que !...

Le trésor du père Mansuy est resté inviolé. Que se cache-t-il, bon sang, derrière ce rapicement ? Au fond, peut-être rien d'autre qu'un nid à poussière et quelques crottes de souris...

Jean-François DONNY

Il doit bien y avoir de la lumière...

(Suite de la page 1)

celles du FRAC Lorraine, à Metz, où une plasticienne avait conçu une installation.

Un texte explicatif venait à point pour éclairer les botées que j'étais. Il disait que l'eau qui constituait le sujet de cette œuvre minimale « était celle qui avait servi à nettoyer les morts de la morgue de Mexico ! » Je vous épargne les discours qui accompagnaient l'œuvre et qui donnaient un sens humaniste à cette escroquerie artistique.

J'abandonnai le lieu à la recherche d'un peu d'air tout en contractant les muscles de mon sphincter. A la sonorité cristalline de la goutte répercuté un tonitruant écho de basse expulsé de mes fesses, celui-ci signifiant que l'homme n'était qu'un tas d'atomes prétentieux.

La littérature est un pavé de lumière

Retour sur les pavés de la place Stanislas, rénovée et embellie pour la commémoration de son 250^e anniversaire. Sortant du musée des Beaux-Arts, je

croisai un journaliste, « un journaliste tout terrain » comme mon frère Jean-François le définit dans son dernier livre *Les Chiens écrivains* (Editions Les Mains Nues). Nous nous connaissons de vue mais les hasards de la vie ont fait que nous nous ignorons l'un et l'autre. Nous ne manquons pourtant pas de points communs, le rock (qu'il chronique dans son journal), la culture... et puis nous sommes de la même génération et il fait le même boulot que le frère : battre la semelle pour témoigner, rendre compte des petits et des grands événements, il est cette vigie de l'information que l'on critique souvent mais qui est indispensable à la démocratie.

Les artistes et les journalistes - si tous deux jouent leur rôle respectif - sont le binôme qui garantit un peu de la liberté des hommes. Un peu de leur lumière.

Cette lumière, je l'ai trouvée dans le dernier livre de Jean-François Donny, où rivalisant avec Michel Houellebecq et évitant l'afféterie d'une certaine prose romanesque ou l'exhibitionnisme enta-

ché d'intellectualisme clinique, il trouve le ton juste.

Tirant la leçon de ses maîtres en littérature, Twain, Steinbeck, Fama, Selby pour les Ricains, Balzac, Céline ou Djian pour les French, Jules-Ferdinand Déline (alias JFD le héros du livre) joue le Bardamu de l'information dans un face à face étonnant avec le potentat local socialiste André Laignel.

Le peuple du livre

L'auteur se fait léger dans le grave, il fait court, direct, simple (ce qui est le plus difficile) et va à l'essentiel.

Extrait : « La bibliothèque était le dernier pilier de ma tranquillité domestique. Je me sentais, avec fierté et peut-être orgueil appartenir au peuple du livre, un peuple élu qui ne se distingue des autres ni par sa couleur de peau, ni par sa langue, ni par sa religion, mais qui détient tous les savoirs de l'univers par sa seule capacité à lire. »

De grâce, n'enterrez plus les livres, lisez-les !